

se sont fait les esclaves du monstre le plus exigeant et le plus féroce : le public. Pendant près de deux semaines, elles ont travaillé comme des mercenaires, quinze heures par jour ! Et quel travail ; poussées, bousculées par une foule avide et curieuse de contempler des grandes dames en costume de bonnes d'hôpital, au milieu d'une chaleur à laquelle les hommes mêmes ne pouvaient résister ; servant, vendant, quêtant et se pliant à tout cela avec une grâce, un entrain et une bonne volonté qu'on pourrait chercher longtemps sans les trouver parmi les hommes.

Et ces messieurs qu'ont-ils fait ? ils ont payé, payé quoi ? Les objets qu'ils ont achetés ; les diners qu'ils ont pris, les fleurs qu'ils ont offertes ! A d'autres ! Ce que vous avez payé Messieurs, mais jamais assez cher, ce sont ces gracieux sourires, ces regards charmants, ces remerciements pleins d'esprit qui vous étaient adressés en retour de quelques piastres. Vous vous êtes amusés pour plus que votre argent ; les hospitalières de la kermesse ne vous doivent rien, et la preuve que vous vous amusiez bien, fort et longtemps, c'est que, presque toujours, vous laissiez vos femmes à la maison. Vous m'avez rappelé Armand !

Quand vous aurez une grande infortune à soulager, Messieurs, souvenez-vous de la Kermesse, et tâchez de comprendre la charité, comme les femmes la comprennent.

**

Quant à vous, Mesdames les hospitalières de l'hôpital Notre-Dame, avec les derniers éclats de votre magnifique fête ne s'effaceront pas les plus beaux souvenirs de la Kermesse. Cet argent que vous avez si laborieusement récolté pour les malades pauvres, cet argent qui permettra à l'œuvre que vous patronnez de vivre et de faire vivre les malheureux, n'est pas ce que votre courage et votre abnégation vous rapporteront de plus précieux.

Riches, aimées, entourées de familles qui vous rendent en caresses ce que vous leur donnez en affection, beaucoup, parmi vous, Mesdames, ignorent les douleurs profondes qu'on trouve derrière les portes d'un hôpital. Là, les souffrances morales sont plus terribles que les souffrances physiques. Eh bien, l'être pauvre, souvent abandonné, étranger quelquefois, qui gémit sur un lit de l'hôpital Notre-Dame, se sentira moins seul, moins perdu, moins découragé, lorsqu'il saura ce que vous avez fait pour lui et pour ses frères malheureux. Il éprouvera, au récit des fatigues que vous avez endurées pour lui venir en aide, une reconnaissance infinie ; il vous remerciera, il vous bénira, non pas pour l'argent que vous avez récolté, mais pour ce sentiment d'amour du prochain, de charité et de pitié qui vous a fait sacrifier quelques jours de votre vie calme et heureuse au soulagement des infortunés.

Et maintenant, Mesdames les Hospitalières, merci, merci mille fois, au nom de toutes les femmes de Montréal ; vous ne vous êtes pas contentées de voter, vous avez bien et dûment payé, tout le monde n'est pas échevin !

MAUD.

SI J'ETAIS PHILOSOPHE

Je voudrais être philosophe, non pour enseigner la philosophie, mais pour la pratiquer. Le philosophe est celui qui ressemble le plus au fataliste, et cependant c'est celui qui l'est le moins. Il ne s'émeut de rien. S'il lui arrive quelque chose d'heureux, il s'en réjouit, tout en tirant un enseignement utile. Est-il en proie au malheur, il croit que c'est pour son plus grand bien.

Il raisonne et s'explique les causes de son malheur. Son infortune est-elle due à la méchanceté des hommes, il ne se laisse pas abattre par les maux qui l'assiègent et il en prend occasion pour faire une savante dissertation sur le caractère de l'homme, sa nature vicieuse et sa faiblesse d'esprit.

Il attribuera au manque de jugement ce que le vulgaire mettra au compte d'une malice calculée ; au lieu d'en vouloir à ses ennemis, il les prendra en pitié, plaindra leur sort et sera indulgent pour eux, car la méchanceté est plus une marque d'irréflexion qu'un acte raisonné. Si on en calculait la portée et ses conséquences fâcheuses, on s'apercevrait qu'elle cause beaucoup de mal, sans nous être utile.

Un ami nous est désagréable, intentionnellement ou sans le vouloir ; de suite, si on n'est pas philosophe, on jure de s'en venger. On sera même plus méchant pour lui qu'il ne l'a été pour nous. Que va vous rapporter cette vengeance ? Rien de satisfaisant pour l'esprit et le cœur. On perdra un ami, voilà tout. Si au lieu de faire le mal pour le mal, on cherchait plutôt à rendre service, cet ami rougirait toute sa vie d'avoir manqué d'égards envers nous. Nous deviendrions son meilleur ami, et la leçon servirait. Il ne pourrait faire autrement que d'appliquer le moyen aux autres. Comme tout irait bien mieux dans le monde. Au lieu de se venger d'un ami ou d'une amie, on devrait dire avec le poète :

Te perdre, en me vengeant, ce n'est point me venger.

**

Si j'étais philosophe, je voudrais tout raisonner, même l'amour. J'y perdrais mon latin, je crois ; car il paraît que ça ne se raisonne pas. Ça ressemble un peu à l'électricité, on le constate mais on ne l'explique pas.

Comme l'amour ne se raisonne pas, j'essaierai au moins d'expliquer l'amitié et de la définir. Je dirai : l'amitié est le reflet des plus nobles sentiments du cœur. Elle repose sur la confiance et l'estime.

Il s'établit un courant de sympathie qui naît d'une certaine affinité morale entre deux âmes et d'un certain accord de sentiments et de pensées qui les rapprochent.

L'amitié n'existe qu'entre personnes qui aiment le devoir, comprennent le bien et peuvent se dévouer. C'est pourquoi on doit avoir tant d'estime et de considération pour les amis.

On aime une personne pour sa franchise et sa sincérité, on l'estime pour sa noblesse de caractère, on la loue pour ses vertus, on l'apprécie pour ses qualités intellectuelles et morales, et on la recherche pour ses mérites qui nous la font distinguer des autres.

On s'attache à cette personne parce que l'intelligence aime la lumière, que l'esprit recherche le vrai et que le cœur tend vers le bien. C'est donc ces trois qualités : la science, le vrai et le beau qui répondent aux trois facultés de l'intelligence, de l'esprit et du cœur.

Les qualités du cœur se manifestent par les sentiments, celles de l'esprit par les pensées et celles de l'intelligence par la parole. Et on ne peut juger de l'existence de ces trois qualités qu'en autant que la pensée concorde avec les sentiments et lorsque la parole est en harmonie avec la pensée.

La concordance de ces trois facultés est l'expression de la raison dont la réflexion est le rayonnement. Ainsi, l'esprit perçoit les qualités, l'intelligence les connaît, le cœur les apprécie et la raison les juge.

Et chacune de ces facultés, tendant vers leurs qualités respectives, s'attirent les unes vers les autres par une affinité naturelle. Cette attrac-

tion qui attire les âmes produit l'amitié. Par conséquent l'amitié est le résultat des trois plus belles facultés de l'homme.

L'amour diffère de l'amitié en ce qu'il naît au milieu des larmes, comme le fleuve croit sous la rosée du matin. L'amour vit à côté de la souffrance, comme la rose à côté des épines ; mais l'amitié, c'est le suave arôme du cœur qui embaume l'existence.

**

N'étant pas philosophe, j'ai le droit de passer superficiellement sur les événements, comme l'oiseau qui effleure de son aile le sommet des arbres. Je puis donc voltiger sous la spacieuse tente de la Kermesse et faire un croquis en petit de ce qui s'y passe.

Comme tout le monde est appelé au nom de la charité, il ne s'y fait pas de critique. On trouve que son prochain fait les choses aussi bien que soi ; une dame admet volontiers le dévouement des autres. On ira même jusqu'à faire des compliments sur l'élégance de ses compagnes, on les félicitera sur le *chic* de leur costume. Tous le monde est content les uns des autres.

Les dames et les jeunes filles sont là, derrière leurs tables chargées de mille objets de goût, invitant avec grâce, ce qui attire le visiteur et lui fait ouvrir sa bourse aussi grande que son cœur.

On verra au milieu de la salle quelques couples à la figure réjouie, passant à travers la foule sans voir personne, comme s'ils étaient seuls. Si vous passez près d'eux, vous entendez parfois un timide aveu, vous voulez en entendre davantage, mais vous êtes arrêté par une jeune fille qui vous demande, le sourire aux lèvres, de lui donner un 25 cents.

Le midi, il y a *lunch*, et le soir un dîner. Les demoiselles servent les messieurs avec une grâce qui n'exclut pas la rapidité des évolutions. Une seule en servira six ou sept et personne n'attendra. Avec cela, elle trouve le moyen d'écouter un mot de galanterie et de dire une parole convaincue. Ces divers épices de mots plaisants aiguissent l'appétit et entretiennent la gaieté.

Je commets, peut-être, une indiscretion en rapportant un mot que j'ai entendu, mais n'importe. En voyant le zèle, le dévouement et l'habileté des jeunes filles, un monsieur disait : "Allez dire maintenant que ces jeunes filles ne feront pas de bonnes femmes de ménage." Nous en étions convaincu sans cela.

Nous croyons aussi que les jeunes messieurs feront d'excellents maris s'ils ne savent pas plus refuser à leur femme que pendant la Kermesse. Les jeunes filles peuvent alors espérer un bon numéro à la loterie du mariage.

JULIETTE.

CAUSERIE.

On dit que l'on revient toujours à ses premières amours, c'est fort vrai ; moi, je reviens à ma Kermesse que j'adorais. Il n'est pas trop tard pour parler encore d'elle, son souvenir passera moins vite que le souvenir de bien des services rendus.

J'y allais régulièrement deux fois par jour. On respirait là je ne sais quel parfum capiteux qui grisait l'âme, et j'aime ce qui grise : poésie, fleurs, sourires et beaux yeux.

A l'encontre de certains mécontents qui ont eu le mauvais cœur de critiquer cette fête de charité, je m'extasiais sur tout. J'ai vu bien des Kermesses à Paris, Anvers et Bruxelles, mais la nôtre avec sa simplicité naïve m'a séduit particulièrement. J'ai admiré, au Jardin des Tuileries, des actrices en costume de théâtre